

## → Journée d'études : « Enfance et Littérature... »

La troisième journée d'études « Enfance et littérature », co-organisée le mercredi 29 avril 2009 par l'École Normale Supérieure, l'INRP-SHE et l'Université Paris 13 – Paris Nord, a été consacrée aux colonies et à la colonisation. La littérature coloniale pour la jeunesse est en effet un domaine de recherche encore largement inexploré. Les différentes interventions ont ainsi proposé des réflexions sur les mythes et les réalités de la colonisation dans les livres destinés à la jeunesse, mais aussi sur la contestation du fait colonial et la question de la représentation de la décolonisation dans les livres pour enfants et les livres pour adultes mettant en scène des personnages d'enfants.

Anne-Marie Chartier (INRP-SHE) a ouvert la journée par une communication consacrée à Amadou Hampâté Bâ (1900-1991). Longtemps ethnologue à l'Institut Français d'Afrique Noire, il a passé sa vie à recueillir auprès des ethnies dont il parlait la langue (peul, bambara, mossi) les traditions qu'il sentait près de disparaître. Dans deux livres biographiques publiés après sa mort, *Amkoullel l'enfant peul* et *Oui mon Commandant* (Actes Sud 1991 et 1993), il relate ses années de formation, d'abord à l'école coranique (où il apprend à lire selon la méthode épéllative traditionnelle auprès de Tierno Bokar, son maître spirituel), puis à l'école des Blancs (où il apprend le français selon une méthode collective, mais faisant aussi appel à la mémoire orale et à la répétition). Contrairement aux bons élèves sélectionnés par l'école française, il choisit de « rester Peul ». C'est sa résistance précoce à ce qu'il appelle la « colonisation des esprits » qu'il faut essayer de comprendre, d'autant qu'il ne rejette ni la langue des colons ni les savoirs occidentaux, mais qu'il refuse de les choisir « contre » les langues et les savoirs traditionnels. Celui qui fut de 1962 à 1970 commissaire exécutif à l'UNESCO adopte ainsi une position tout à fait originale parmi les grands intellectuels africains ayant vécu la colonisation puis la décolonisation.

Marie-Pierre Litaudon (Rennes 2 /Tours) a ensuite abordé la question de la colonisation dans la littérature de jeunesse à travers l'analyse d'un corpus d'abécédaires australiens consacrés à la Nation, s'échelonnant des années 1870 à nos jours. Ancienne colonie britannique, l'Australie a construit son identité « nationale » sur un double processus de décolonisation, à la fois externe et interne. Il lui a fallu d'une part s'émanciper de la tutelle de l'Angleterre, sa « mère Patrie » ; mais aussi, et de façon plus problématique, parvenir à gommer au sein

même de la société, le rapport de domination instauré entre colons et colonisés, Européens et Aborigènes. Une douloureuse quête identitaire que l'abécédaire, support privilégié des fondements idéologiques, permet de suivre avec une remarquable acuité.

Mathieu Letourneux (Paris X) a montré comment, dans l'entre-deux-guerres, le roman d'aventures pour la jeunesse est largement engagé dans des logiques de resassement sériel ; des collections très délégitimées se développent par dizaines, imposant des récits standardisés. Pourtant cela n'empêche nullement les œuvres de refléter l'évolution de la géopolitique et des représentations, témoignant dans les faits d'un glissement d'une logique d'exploration vers une logique de colonisation et de défense de l'Empire. Or, ces transformations se traduisent par une altération plus radicale des thèmes, des stéréotypes et des structures narratives, jusqu'à annoncer certains traits du roman d'espionnage d'après-guerre. Ainsi, un genre aussi codifié que le roman populaire d'aventures pour la jeunesse témoigne-t-il de ce que les logiques sérielles ne se cantonnent jamais totalement à la répétition, mais subissent d'incessants changements qui reflètent les transformations du monde et des mentalités et entraînent du même coup des mutations en profondeur de l'écriture.

Déborah Lévy-Bertherat (ENS), analysant les enfants d'Indochine chez Duras, d'*Un Barrage contre le Pacifique* à *L'Amant de la Chine du Nord*, a montré que la représentation des enfants d'Indochine dans la fiction durassienne dénote, sous l'apparence d'une dénonciation de l'injustice coloniale, des clichés colonialistes et racistes (pullulement, contagion). L'évolution du motif dans les réécritures du *Barrage* (1950) suit, sur un demi-siècle, le trajet politique de Duras vers l'anti-racisme et la pensée postcoloniale (*L'Eden cinéma*, 1974, *L'Amant*, 1984, *L'Amant de la Chine du Nord*, 1993). Les enfants d'Indochine y disparaissent pour resurgir sous la forme d'une identité d'enfant « jaune », revendiquée par la narratrice. On peut y lire une tentative de s'absoudre de la culpabilité inavouée du colonialisme.

Mathilde Lévêque (Paris 13) a ensuite proposé une étude des prémices de l'anticolonialisme dans la littérature de jeunesse de l'entre-deux-guerres, période où l'idée coloniale atteint son apogée avec le triomphe de l'exposition de Vincennes en 1931. Pourtant, c'est au cours de ces mêmes années qu'apparaissent les pre-

## ...Colonies et colonisations »

miers livres pour la jeunesse contestant les principes du colonialisme. Ces ouvrages sont certes très minoritaires par rapport à une production qui, dans son ensemble, donne une image triomphante du colonialisme et véhicule nombre de stéréotypes dégradants pour les peuples colonisés. Néanmoins, quelques écrivains pour la jeunesse commencent à poser les fondements d'une critique du colonialisme, en utilisant des supports divers, depuis l'album, comme le très novateur *Macao et Cosmage* (1919) d'Edy-Légrand, jusqu'au roman de Claude Aveline, *Baba Diène et Morceau-de-Sucre* (1937), en passant par l'historiette et le conte, *Petits contes Nègres pour les enfants des blancs* de Blaise Cendrars (1928) ou encore *Les Cures merveilleuses du docteur Popotame* (1927) de Léopold Chauveau. Ces exemples, avec quelques détours par deux manuels de lecture et par la presse pour la jeunesse avec « Mon Camarade », lié au P.C.F., tendent à montrer que la littérature de jeunesse commence dès l'entre-deux-guerres à montrer les revers du colonialisme, à briser les clichés et à prôner une égalité au moins entre enfants, si ce n'est entre hommes. Si la décolonisation n'est pas encore à l'ordre du jour, ces livres ouvrent néanmoins une brèche dans un discours qui est moins univoque qu'on pourrait le croire ; au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, plus nombreux seront les livres de jeunesse à mettre en scène la décolonisation.

À partir d'un corpus très limité dû au manque d'albums sur le sujet, Eléonore Hamaide-Jager (Lille 1 / Arras) a montré comment la guerre d'Algérie trouvait sa place dans le texte des livres pour enfants plutôt que dans les illustrations. Les albums insèrent parfois quelques images de guerre très générales, comme dans *Wahid*, au sein d'ouvrages qui privilégient l'entrée familiale dans le conflit, sans souci de spatialisation ou de chronologie. Cet effort entre en revanche en ligne de compte dans les documentaires qui mettent l'accent sur le climat de peur et l'omniprésence militaire sans omettre la complexité du statut des harkis, le déchirement des pieds-noirs et surtout la torture. À l'inverse des albums, les documentaires, publiés majoritairement par des éditeurs engagés, valorisent la dimension collective du conflit.

Karolina Resztak (Paris 13) a enfin étudié le personnage enfantin comme déclencheur-rapporteur du discours anticolonial dans cinq romans francophones (*Messaouda, La Grotte éclatée, Le Métier à tisser, Le Pauvre Christ de Bomba, Une Vie de boy*). La régularité

avec laquelle apparaissent, dans les romans francophones anticoloniaux visant le monde des adultes, les personnages enfantins, incite en effet à une réflexion sur leur rôle dans ce type de romans. Observés de plus près, les protagonistes enfants / adolescents s'avèrent des agents importants du discours anticolonial, ils jouent un double rôle : celui du déclencheur-rapporteur de la parole anticoloniale. La création d'un tel personnage repose sur un certain schéma qui, d'une part s'appuie sur une mise en intrigue spécifique (solitude de l'enfant face à la situation coloniale scandaleuse, inadaptation à la vie en société, éducation lacunaire, et l'introduction d'un / ou des / personnage/s/ tuteur/s/) et, d'autre part, se sert d'une vision stéréotypée de l'enfance (personnage naïf, spontané, susceptible de rapporter ce qu'il entend sans respecter les tabous sociaux).

Une publication de toutes ces interventions est envisagée dans la revue *Itinéraires* (Université Paris 13, laboratoire CENEL). Une seconde journée sur ce même sujet est prévue pour mai 2010.

**Mathilde Lévêque**

Université Paris Nord 13 – CENEL

*Macao et Cosmage*, d'Edy-Légrand, réédité par Circonflexe

